

L'enfer avait un nom : OLYMPE

Manuscrit

Elodie Lapierre

Prologue

- J'en ai une pour toi !

L'excitation était perceptible dans sa voix. Son interlocuteur, à l'autre bout du fil, l'était beaucoup moins et pas très engageant.

Persuadé d'avoir touché le gros lot, il ne se laissa pas démonter pour autant. Il essaya de l'appâter.

- Coriace, sanguine, surtout quand il s'agit de sa sœur.
- Sa sœur ? Elles ont été moissonnées ensemble ?

Enfin, il l'avait ferré. En bout de course, un joli pactole lui tendait les bras. Depuis des mois, il attendait cette occasion, scrutant les échanges et les moissons, au risque de susciter quelques suspicions. Mais il n'en avait que faire. Enfin il tenait sa poule aux œufs d'or, celle qui lui permettrait d'emmener Adrienne et son fils loin de cet enfer. Il n'était pas un enfant de cœur, loin s'en faut, mais ce qu'il avait vu, ne lui permettait plus de dormir la nuit. Cinq années sans dormir, c'était beaucoup trop !

Pour changer de vie, il devait bien négocier sa dernière affaire.

- Ecoute, je n'en sais rien et je m'en fous. C'est sa petite sœur si j'ai tout suivi. Maintenant tu la veux, oui ou merde ?
- Oui, amène-la !

Top départ de sa rédemption, il souffla et laissa échapper toute la tension qu'il avait accumulée durant ce bref coup de téléphone. Enfin il allait pouvoir décrocher, tirer un trait sur cette vie. Il avait vu tellement d'horreurs que toute une vie ne lui suffirait pas à les digérer. Surtout il y avait participé... De nouveaux horizons s'offraient à lui, à Adrienne et à leur petit Angelo. Il rangea son téléphone, se remit au volant et fonça dans l'obscurité, tout en espérant qu'un jour, il arriverait à tourner la page.

1. Johanna

Comme Orphée, je suis revenue de l'enfer et comme lui, je n'ai pas réussi à ramener l'être qui m'était le plus cher. Lui, sa femme Eurydice. Moi, ma sœur Charlie.

Je ne sais pas par où commencer, il y a tellement à raconter. Je ne sais même pas, si cela se révélera bénéfique pour moi. Et si j'arrive à l'écrire, à aller au bout mon histoire, qu'en ferai-je par la suite ?

Après avoir tout perdu, il ne me reste qu'une seule volonté. Je veux que le monde sache que j'ai existé, foulé cette terre parmi vous. Sans ces lignes, comme témoignage, je disparaîtrai. J'ai été effacée du système, à mon insu. Je ne suis pas née pour accomplir un quelconque dessein. Je n'étais pas l'élue, destinée à faire triompher la lumière contre les forces du mal, à l'instar des films hollywoodiens. Je ne suis même pas croyante. Pourtant j'aurais aimé avoir la foi, missionnée par une puissance suprême, pour accomplir quelque chose de grand, qui justifierait les souffrances endurées.

Lors de mes trop nombreuses insomnies, j'ai passé des nuits à chercher le « pourquoi », à quel moment le tracé de ma vie avait dérapé. Seule la petite ritournelle « au mauvais endroit, au mauvais moment » se répétait encore et encore. Il n'y a rien de plus difficile que d'accepter la fatalité « c'est comme ça ». L'impuissance que cela génère en vous, vous rend malade. Elle vous ronge de l'intérieur et finit même par vous faire sentir coupable. Coupable, de ne pas avoir su maîtriser votre vie, comme si vous n'aviez pas de volonté, comme si vous étiez faible et qu'au final vous le méritiez.

Voilà pourquoi j'entame ce récit, pour purger ma culpabilité, en faire mon exutoire et laisser une preuve de mon existence. J'aurais aimé pouvoir aller parler à un psy, lui transmettre mon fardeau. Mais qui me croirait ? Et si c'est pour finir dans une cellule capitonnée... Puis il y a « eux ». Ils seraient capables de me retrouver et ça, il en est hors de question.

Avant cet effacement, mon monde était confortable, pas très cosy, pas très affectueux, ni attentionné, mais j'avais tout pour avoir une vie heureuse. L'épanouissement et l'amour n'étaient pas des facteurs primordiaux en matière d'éducation dans ma famille. Il y avait des règles. Elles existaient pour être suivies sans questionnement. Elles devaient assurer notre avenir et surtout, maintenir notre niveau de vie. C'est dans cet environnement que j'ai grandi, avec l'obsession ne pas descendre (l'échelle sociale).

Sur les rives du lac Léman, la compétition faisait rage entre les femmes au foyer. Qui avait la maison la plus grande, la plus belle, dotée des derniers meubles Starck ou du nouvel artiste en devenir ? La nôtre était sublime, typique de ces intérieurs qui doivent en jeter dès le premier regard. Tellement belle, qu'elle donnait l'image d'une maison de catalogue, sans âme qui vive, sans désordre qui laissait présager une ribambelle d'enfants. Mère ne l'aurait jamais permis. Une maison, au final, tellement impersonnelle et froide, qu'elle ne me manque absolument pas. Ce n'était pas mon foyer. Ma sœur et mon frère l'étaient.

Mes parents étaient un pur stéréotype. Le type de couple qui occupe ce type de maison. Homme d'affaires et mère au foyer, ou plutôt « femme au foyer », l'attribut de mère lui semblait péjoratif. Elle était de celles qui se revendiquent « femmes avant tout », cela leur permettait de se dédouaner de délaisser leur progéniture, pour s'occuper uniquement d'elles. Ces femmes avaient terriblement peur du temps qui passe, de ne plus être désirables aux yeux de leur époux. C'était le seul et unique sujet de conversation de ma mère et de ses copines, enfin de ses rivales pour être honnête. Tout n'était que jeu de dupes, pour tromper la solitude de leur existence et les dérapages de leur mari. À la fréquence où ils se voyaient, elles savaient pertinemment que les assistantes et collègues prenaient leur place.

D'ailleurs je n'ai jamais su ce que faisait mon père jusqu'à peu. Cette révélation a été la cause de notre perte. Il passait son temps en déplacements. Je pensais alors qu'« homme d'affaires » était un métier, comme professeur ou médecin. Quant à ma mère et bien... Dès que je pense à elle, l'adjectif « effacée » me vient aux lèvres. Même son visage s'est effacé avec le temps, j'ai de plus en plus de difficultés à dessiner ses traits de mémoire. À chaque fois que je regarde des

photos d'elle, je me surpris à dire « ah oui, c'est vrai ! ». Mère, par sa profession de femme au foyer, passait son temps entre les séances shopping, les soins au spa et les repas frugaux avec ses rivales, teintés de beaucoup d'alcool et d'antidépresseurs. Elle n'avait, bien entendu, pas de temps pour l'éducation de ses enfants, qu'elle déléguait sans vergogne à notre intendante, Anita. Notre femme à tout faire dans la maison. Pour nous, elle était notre source de chaleur humaine, douce, généreuse et d'une patience infinie. Elle avait émigré seule de sa Pologne natale, dans l'espoir de trouver une vie plus douce, comparée à une existence de dur labeur dans les champs ou à l'usine. En choisissant de servir une famille, plutôt que d'en construire une, elle nous avait également adoptés. Ma fratrie, mon tout, constituée de Charlène, ma sœur, de 2 ans ma cadette et Raphaël, mon petit frère 4 ans plus jeune. Je n'ai jamais aimé son prénom, Charlène. Comment pouvait-on mettre le son « haine » dans un prénom ? Alors très tôt, je l'ai rebaptisée Charlie. Pour mon petit frère, mes parents avaient été nettement plus avisés.

Nous étions des enfants bien élevés, selon les règles de l'art de la bourgeoisie. Née avec une cuillère en argent dans la bouche, une jolie carrière, peu importe le domaine d'ailleurs, m'attendait. Le piston ouvre toutes les portes, même si dorénavant on parle de réseau. Pour ma part, je mesurais ma chance et n'en abusais pas. Je voulais être Grand Reporter, avec les majuscules, pour la noblesse du titre. J'avais des idéaux, bercée par l'envie d'être utile. Alors forcément, je n'avais que faire des mondanités et des privilèges. Je voulais arpenter la crasse pour dénicher ce que les grands de ce monde voulaient cacher. Je voulais m'échapper de cette coquille vide dans laquelle j'avais grandi, où tout n'est qu'apparence, jugement et complaisance.

Pour la crasse, ah ça, j'ai été servie !

Mais avant d'arpenter l'enfer, j'étais une gamine résolument joviale. Malgré l'absence incessante de notre père et la froideur de notre mère, aux côtés de ma sœur et mon frère, couvés par Anita, nous étions une fratrie soudée. Nous nous suffisions à nous mêmes. Peu importait l'endroit tant qu'ils étaient là.

J'étais donc l'ainée, l'initiatrice de nos jeux et protectrice envers eux. Autant pour le premier, j'ai su être inspirée, autant pour le deuxième, j'ai totalement foiré.

Bienvenue dans mon cauchemar éveillé. Au fait, moi c'est Johanna.

2. Une nouvelle piste

- Hey Jo, qu'est-ce que tu fais ?

Nate me sortit de ma torpeur.

- Ça fait 10 min que je crie ton nom dans la baraque, tu ne m'entends pas ?

Hélas, il m'arrivait souvent d'être ailleurs. Parfois je ressassais, parfois j'étais juste absente. Mon cerveau se déconnectait littéralement. Depuis la cage, ça m'arrivait régulièrement.

En levant la tête, le sourire facétieux de Nate en disait long. Toujours septique, je demandai :

- Une bonne nouvelle ? Une piste peut-être ?

Le dossier de la chaise ne fut pas de trop pour m'empêcher de basculer à la renverse. Il acquiesça.

- Du sérieux ? demandai-je fébrile
- Du lourd ! Viens, Viktor nous attend dans la salle d'op.

Nous quittâmes ma chambre en courant, pour rejoindre la salle des opérations. C'était notre pièce centrale dans la maison, meublée uniquement d'écrans et de pc qui tournaient en continu. Je dis notre maison, mais en réalité, elle avait davantage la taille d'un petit château. Viktor l'appelait son manoir.

Une salle de sport, un terrain de squash, une salle des glaces pour la danse, une piscine intérieure, des salons, des chambres et des salles de bain à n'en plus finir, on pouvait passer une journée entière sans se croiser si on le souhaitait. Le

tout était posé sur un écriin de verdure d'une vingtaine d'hectares. Toutefois il manquait une écurie, pour parfaire le snobisme des lieux.

- On se met au travail ?

Viktor ne s'embêtait plus de phrase anodine. Depuis quelques temps une tension persistait entre nous, l'atmosphère s'était considérablement refroidie. Pour cause, j'avais totalement foiré ma première et unique mission. Quatre mois déjà que l'incident avait eu lieu et je désespérais que notre relation ne s'améliore.

Nate entra dans le vif du sujet.

- Oscar, notre infiltré, m'a à nouveau approché.
- Où, quand, comment ? rétorquai-je suspicieuse.
- Patience, j'y viens. Vous vous souvenez que je l'avais pisté dans les quartiers Nord. La première fois qu'on s'était rencontré, c'était dans le bar Deep Water, j'y suis repassé il y a trois jours.

Devant mon air toujours aussi contrit, il enchaina.

- Oui, ça m'arrive de vérifier mes points de chute. Bref, le barman m'a dit que le type, avec lequel il m'avait vu plus tôt dans l'année, me cherchait et il lui avait laissé un numéro où le joindre.
- Après quasiment un an et une seule fois dans ce bar, le mec te dit se souvenir de toi et de l'autre. Soit il est hyper physionomiste, soit c'est un traquenard Nate, ça paraît trop beau pour être vrai.
- Laisse-moi le temps de finir, reprit-il légèrement agacé. Donc j'ai appelé le dénommé Oscar. Il est en panique. Une dette contractée auprès d'un groupe pas très accommodant. Ils ont kidnappé son môme et demandent une rançon.
- Donc si je te suis, Oscar était à ta recherche pour que tu paies la rançon en échange d'informations, j'ai bien résumé ?

- Exactement et il m'a donné le nom d'un club qui sert de lieu de vente. Il me regarda avec les yeux de celui qui découvre un trésor. La prochaine vente a lieu dans 24h, conclut-il avec enthousiasme.

Malgré tout, je restais sceptique.

- Je ne le sens vraiment pas ton coup Nate.
- Pourtant c'est lui qui nous avait donné les infos sur le lieutenant Clarks. Elles s'étaient toutes révélées exactes. Il est fiable.

À l'évocation du nom du lieutenant, Viktor se raidit. Il prit finalement la parole.

- De toute façon cet Oscar ne fonctionne qu'au cash, les trois quarts doivent lui être filés après la soirée. S'il veut son fric, il doit s'y tenir. Mais Johanna a raison, ne nous jetons pas dans la gueule du loup si vite. Il faut être sûr que l'information est vérifiable et vérifiée. Effectivement ça semble tomber au bon moment, mais peut-être qu'ils ont enfin commis une erreur, qui va nous permettre de remonter jusqu'à eux. Nate, tu l'accompagnes et restes en appui technique dans la voiture. Johanna tu n'as plus le droit à l'erreur. N'oublie pas que nous sommes tous concernés, tous impliqués. Ne me déçois pas.

Son ton cinglant ne permettait aucune contestation. Pourtant la différence, entre nous, était que je cherchais une vivante et eux une morte. Le temps m'était compté.

Je partis me changer. *Ce soir nous allons danser.*

3. Le Manoir

Nate et Viktor, nos chemins s'étaient croisés pour accomplir un but commun, la vengeance. Pure et simple.

Mon premier contact, avec la famille Lowen, avait été par l'intermédiaire de Nate. J'étais en mille morceaux, un animal sauvage, blessée au sens propre comme

au figuré. À l'arrière d'une fourgonnette, les yeux bandés, je ne pouvais voir qui conduisait. À chaque virage, mon corps percutait, avec violence, la paroi opposée. Nous roulions vite, trop vite, comme si le conducteur essayait d'échapper à quelque chose ou quelqu'un. Alors que j'étais déjà sujette à des absences, pour la première fois depuis très longtemps, mes neurones se reconnectèrent. Une rafale d'idées émergeait dans mon cerveau amorphe. Je reconstruisais le fil de la journée. Mon évasion, avait-elle fonctionné ? Étais-je secourue ? J'en étais presque persuadée. Puis la fourgonnette s'arrêta. J'entendis la porte s'ouvrir, puis claquée. Je frissonnai de froid, de peur. Qu'allait-il se passer ? Rien. Les secondes se transformèrent en minutes. D'abord des fragments d'étincelles, puis une énergie, puissante, se répandit dans mes veines. Je me mis à crier, hurler, tambouriner contre la porte arrière. Jetant mes pieds, puis mon corps, avec la force du désespoir, pour qu'elle s'ouvre. Mais toujours rien. Puis le moteur ronronnant d'une voiture, approcha. Aucune sirène. D'un coup cette énergie se mua en fatalisme. Ce n'était pas les secours. Je ne m'étais pas échappée. Mon évasion avait été orchestrée. J'avais été volée pour être revendue. Le contact rallumé, la fourgonnette reprit son chemin. Alors je m'allongeai et me recroquevillai en position fœtale.

Quand la porte de la fourgonnette s'ouvrit enfin, une silhouette asymétrique se tenait devant moi. Un corps qui avait subi la plus grande souffrance. La partie droite était manquante, pas de bras droit, ni de jambe, des cicatrices et une crevasse, à la place de ce qui aurait dû être l'épaule droite. De nombreuses boursoufflures recouvraient une partie de son crâne, de son cou jusqu'à la clavicule.

D'une voix douce et posée, qui trancha avec son apparence, il se présenta :

- Je suis Nataniel, mais tout le monde m'appelle Nate

Je fus incapable de sortir un son ou même de bouger. La situation était encore beaucoup trop incongrue, pour savoir si je devais lui sauter au cou ou lui arracher la carotide. La seule évidence, il était aussi amoché que moi.

- Ça fait plusieurs mois qu'on te cherche. Je suis heureux de faire enfin ta connaissance.

Devant mon air toujours aussi perplexe, il ajouta :

- Quand je dis « on », c'est mon père et moi. Nous avons une partie de notre histoire en commun et ... c'est plutôt délicat comme situation pour une première rencontre, tu ne trouves pas ? un semblant de rire, pour détendre l'ambiance.

Pour sa défense, il est vrai que rencontrer une personne pour la première fois et lui lancer de but en blanc « nous t'offrons une chance de te venger et de nous venger par la même occasion » peut donner l'impression d'être tombé chez des psychopathes.

Il trépigrait sur place, attendant un mouvement de ma part, un hochement de tête, un vague acquiescement, mais je restais stoïque. Il changea d'approche pour me faire bouger.

- Et si nous rentrions, d'accord ? Il fait plutôt froid dehors. Je pourrais te raconter la suite de l'histoire devant un café ou un thé ou même un chocolat chaud si tu veux. Enfin tout ce que tu veux !

Toujours immobile et commençant à grelotter, il prit alors l'initiative d'aller chercher des couvertures et un thermos.

- Ok on va y aller petit à petit. Je vais aller chercher de quoi nous réchauffer, ça serait bête d'attraper la mort maintenant !

Cette fois, sa tirade fut accompagnée d'un sourire franc. Il avait dû lui en falloir de la force pour accepter son corps meurtri, pour acquérir une forme d'autodérision pour se confronter aux regards des autres. En repartant, il me lança les clés du van.

- Tu as deux options Johanna Deslys, partir où tu veux, recommencer comme tu peux ou entrer dans notre équipe. Je peux te promettre qu'on va faire payer ceux qui t'ont fait ça, essayer de trouver ta sœur Charlène et venger la mienne.

Charlie. L'énonciation de son prénom me comprima la poitrine.

Il me laissa face à mon dilemme, les clés dans une main et la possibilité d'une main tendue de l'autre. Quand enfin je pris le temps de lever les yeux, pour prendre connaissance de l'endroit où j'étais, je vis une magnifique maison ou plutôt un manoir. Tout autour, il n'y avait que verdure et forêt. Le domaine semblait immense et incroyablement paisible.

J'ai attendu qu'il revienne avec les couvertures promises. Où pouvais-je aller de toute façon ? Je n'avais plus rien, même pas un dollar en poche. Je n'étais plus rien. Puis son histoire, si elle était vraie, faisait écho à la mienne, alors peut-être avais-je trouvé le début de mon salut.

Nous sommes restés côte-à-côte toute une nuit. Un thermos de café nous accompagnait. Il m'a raconté sa vie, aussi vite que possible, pour me retenir, pour me persuader de ses intentions sincères.

Il avait perdu sa sœur, Caroline, alors qu'il était en Irak. Il s'était engagé, comme beaucoup d'autres avant lui, après le 11 septembre 2001. L'envie d'être utile, servir la démocratie contre la terreur et l'oppression. Il était le parfait GI, de bonne famille, éduqué et vif d'esprit, il aurait pu être un officier hautement gradé, mais il voulait être sur le terrain au cœur de l'action. Pendant plus de sept années de bons et loyaux services, il a tracé son chemin dans les forces. Ses idéaux en avaient pris un coup. Entre l'ennui de l'attente et le stress des combats, il avait noué une profonde amitié avec les gars de son unité. Des liens indéfectibles et puissants, qui vous poussent à agir en premier et à réfléchir en second. C'est ainsi que lors de l'inspection d'un entrepôt, à la recherche des fameuses armes de destruction massive, son unité était tombée sur un gamin, qui semblait jouer là avec d'autres. L'escouade les avait entendus partir en courant. Seulement ce gamin était resté. Par curiosité pensait-il ou peut-être par défiance, pour pouvoir dire à ses copains, qu'il avait fait face à l'envahisseur américain. Quoi qu'il en soit, quand le reste de son escadron le rejoignit, le gamin souleva son t-shirt et dégaina une grenade. Nate était le seul suffisamment près du gamin, il se jeta sur lui. La détonation fut principalement absorbée par le corps de l'enfant, mais elle lui arracha, malgré tout, une partie de son côté droit.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, c'est à cette même période que sa sœur se fit enlever. Elle fut retrouvée quatre jours plus tard, dans un terrain vague. Nue. Violée. Le légiste avait affirmé qu'elle était restée en vie en captivité, entre 48 et 72h. Cependant son père n'avait pas voulu lui en parler tout de suite. Nate sortait du coma, une longue période de rééducation allait suivre, il ne voulait pas compromettre les chances de son unique enfant restant. Il le découvrit plus tard, par lui-même, en cherchant le rapport d'autopsie. Sa mère ne supporta pas la perte de sa fille, elle tomba dans une profonde dépression. Insidieusement l'envie de la rejoindre, de mettre un terme à ses souffrances, se fit de plus en plus pressante. Elle y succomba la veille du retour de Nate sur le sol américain. En l'espace de quelques mois, il avait perdu son intégrité physique, sa sœur et sa mère.

Il parlait beaucoup, j'écoutais. Au fur et à mesure mes peurs se dissipaient. Je posai une seule question : « quelle était la similitude avec sa sœur ». Un tatouage ou plutôt une marque, comme celle qu'on appose sur le bétail pour revendiquer sa possession. En soit, il n'était pas moche bien au contraire, un temple grec au niveau du poignet droit. Sa sœur avait le même. La marque d'un trafic d'êtres humains. En conséquence, Nate et son père avaient baptisé cette organisation « le temple ».

Lorsque le soleil se leva ce jour-là, le voile de suspicion s'était envolé. Une profonde empathie et sympathie me lièrent durablement à Nate. Rapidement il devint mon ami le plus intime, celui avec qui j'osais aborder nos cicatrices. De celles qui ne se voient plus et pourtant nous déchirent de l'intérieur et nous empêchent de dormir. En vivant sous le même toit, il devint mon frère.

L'approche avec Viktor avait été aussi naturelle. Je crois qu'il voyait en moi, sa Caroline, amochée mais bien vivante et puis il voyait Nate, à nouveau heureux. Rien que pour revoir l'étincelle de vie briller dans les yeux de son fils, il m'adopta. Pendant près de trois ans, nous avons réussi à trouver un certain équilibre. Ils étaient ma famille. Ses frères d'armes lui devaient une fière chandelle, ils avaient accepté de m'entraîner, me former aux techniques de combat rapproché à l'arme blanche, ainsi qu'aux tirs de longue distance et aux techniques d'interrogatoire.

Notre petite association de bras cassés avait pris un tournant décisif neuf mois auparavant. Nate et son père Viktor avaient passé de longues journées à battre le bitume dans les quartiers les plus glauques de la ville, au contact de jeunes fugueuses et nouvelles prostituées, probablement les plus vulnérables. Ils avaient remué la merde, avec comme seul indice, ce temple tatoué sur le poignet. La chance avait fini par tourner. Un gars connaissait bien cette organisation. Elle s'appelait Olympe. Là où ils s'étaient bien trompés, c'était le type de clientèle qu'elle drainait : luxe et pouvoir étaient leur dénominateur commun, à la recherche d'une expérience sans limite, sans morale. Cela signifiait également que ses clients étaient quasiment intouchables. Quand des crimes sont associés aux puissants, les victimes deviennent les responsables.

À coup de quelques centaines de dollars, Oscar était devenu un puits d'informations. Il avait un nom. Une personne qui devait nous permettre d'infiltrer le premier échelon d'Olympe. Il s'appelait Richard Clarks, la difficulté : il était lieutenant de police à la brigade des mineurs.

4. Première mission

Quatre mois plus tôt.

Du sang. Partout. Les mains visqueuses. Les phalanges écorchées. Mon sang mêlé au sien. La douleur encore absente, sous l'adrénaline qui engorge mon système, ne saurait tarder. Un goût métallique dans la bouche. Je dois être recouverte de sang. La respiration haletante, j'ai des difficultés à retrouver mon souffle. Épuisée.

Je ferme les yeux quelques secondes pour me concentrer. Je me force à inspirer par le nez. Rester calme, respirer, expirer, rester calme, inspirer, expirer, rester...

Quand je rouvre les yeux, je me décide finalement à jeter un œil à ce corps gisant sur le sol. Le visage est méconnaissable, une bouillie. Je me suis acharnée. Neuf mois de gestation pour en arriver là...

Le fil de la soirée défile dans ma tête. *Comment ai-je pu foirer à ce point ?*